

RUTH
RENDELL

LA MAISON
DU LYS TIGRÉ

roman

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR JOHAN-FRÉDÉRIK HEL GUEDJ



Titre original :
TIGERLILY'S ORCHIDS

Éditeur original :
Hutchinson, Random House, Londres

© original : Kingsmarkham Enterprises Ltd, 2010
ISBN original : 978-0-091-93686-0

Pour la traduction française :
© Éditions des Deux Terres, février 2012

ISBN : 978-2-84893-110-4

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.les-deux-terres.com

CHAPITRE 1

Olwen était entrée s'acheter du gin au Wicked Wine, « les Démons du vin ». Grâce à Rupert, à qui appartenait la boutique, elle avait compris qu'aujourd'hui ces « démons » n'avaient rien de bien malfaisant, car ils étaient *cool* et chic, tout comme *gay*, dans certains milieux, finissait par signifier le mal ou la méchanceté. Cela lui était un peu égal, mais elle se demandait quand même pourquoi une boutique où l'on vendait de la bière, de l'alcool, du Coca-Cola et du jus d'orange s'annonçait en simple fournisseur de vin.

– Eh oui, c'est comme ça, lui répondit-il, comme si cela expliquait tout.

Elle s'en acheta donc trois bouteilles, bon marché. Le Bombay Sapphire revenait cher si vous en consommiez autant qu'elle. Le gin, c'était ce qu'elle préférait, bien qu'elle n'ait rien contre la vodka. Par pure envie de varier, elle avait essayé le rhum, mais si vous le buviez sec, c'était infect, et elle ne supportait ni le jus d'orange ni, comble d'horreur, le cassis.

– Vous y arriverez, fit Rupert, ou voulez-vous que je vous double votre sac ?

– Pas vraiment.

– Votre voisin, Stuart, je ne sais plus son nom, il était ici ce matin, à se ravitailler en champ'. « Vous allez faire la fête ? » je lui ai dit, et il lui, il m'a répondu que c'était sa crémaillère, alors qu'il est là depuis des mois déjà, et il invitait tous les occupants de Lichfield House.

Olwen hocha la tête sans rien dire. Dehors, il neigeait, et pas le genre de neige qui se change en gouttelettes dès qu'elle touche le sol. Cette neige-là tenait et elle s'accumulait peu à peu. En bottes de caoutchouc, Olwen s'avança en pataugeant dans Kenilworth Parade. La municipalité avait dégagé un couloir sur la chaussée pour les voitures – un passage qui virait vite au blanc –, mais n'avait rien fait pour les piétons, à part saupoudrer le trottoir gelé et glissant de sable couleur moutarde. Elle passa devant le magasin de meubles, la pizzeria, le bureau de poste et la boutique de M. Ali, à l'angle, pour déboucher dans Kenilworth Avenue. La plupart du temps l'endroit était lugubre comme seule peut l'être une lointaine périphérie londonienne, mais ce voile neigeux le transformait en ravissante carte de Noël. Les petits conifères dans le jardin sur rue de l'immeuble pointaient leurs flèches vert foncé hors du manteau de neige et les stalactites fondaient en dégoulinant.

Elle monta les marches en trébuchant, avec son sac de bouteilles. Les portes automatiques s'écartèrent pour l'accueillir. Dans le hall d'entrée, elle rencontra Rose Preston-Jones avec son chien McPhee. Dans l'ensemble, Olwen était indifférente aux autres, quand ce n'était pas de la franche aversion, mais de Rose elle se méfiait, tout comme elle se méfiait de Michael Constantine. Rose se piquait d'herboristerie, de détoxination, d'aromathérapie et d'acupuncture, et même si elle n'était pas médecin, c'était tout comme (ou pire encore). Ces gens-là étaient capables de se mêler de la faire décrocher.

– Neige-t-il encore ? s'enquit Rose.

– Pas vraiment.

Olwen avait depuis longtemps découvert que c'était la réponse que l'on pouvait faire en toute impunité à toutes les questions ou presque, comme « Est-ce que ça va bien ? » et « Vous êtes libre samedi ? ». Certes, les autres ne lui en posaient pas souvent, des questions. Elle leur faisait clairement comprendre qu'elle était plus ou moins inaccessible. Rose jeta un œil au sac de courses, enfin Olwen eut cette impression, mais peut-être ne fit-elle que baisser les yeux sur le chien, avant de les lever sur elle et de lui dire qu'elle devait continuer de promener son McPhee.

L'ascenseur attendait, portes coulissantes ouvertes. Olwen venait de monter dedans quand Michael Constantine arriva en courant et franchit les portes automatiques. Il avait le genre de jambes que l'on dit si longues, chez les mannequins, qu'on les croirait sans fin. Il mesurait un mètre quatre-vingt-dix-huit et il avait la foulée ample. C'était le plus poli des résidents de l'immeuble et il demanda à Olwen si elle se portait bien.

– Pas vraiment.

Elle s'abstint de lui demander comment il allait et, sachant pourtant que son appartement se situait au premier étage, elle appuya sur le bouton du deuxième. C'était une particularité de cet ascenseur qu'une fois l'étage choisi on ne pouvait pas ajouter un étage intermédiaire. Michael n'avait donc plus qu'à monter jusqu'en haut avec elle. Ce fut alors qu'il se rappela qu'il était médecin, même si c'était de fraîche date.

– Restez au chaud, lui conseilla-t-il. Faites attention à vous.

Elle haussa les épaules – sa réponse de rechange. Elle franchit les portes de l'ascenseur sans un mot juste au moment où l'une des filles sortait de l'appartement qu'elle partageait avec deux locataires à peu près du même âge. Elles n'avaient jamais rien d'autre sur le dos qu'un jean et un tee-shirt, un pull ou une robe à volants avec un haut. L'une était plutôt enveloppée, la deuxième mince et la troisième entre les deux. En plus du jean, celle-ci portait un manteau rouge molletonné sur ce qui ressemblait à des chandails, plusieurs

épaisseurs de pull-overs. Olwen avait entendu répéter leurs noms à maintes reprises, mais elle s'était débrouillée pour les oublier. Elle entra dans l'appartement numéro 6 et posa le sac sur le comptoir de la cuisine.

L'appartement était meublé pour être confortable, pas pour faire beau. Il n'y avait pas de livres, pas de plantes, pas d'ornements, pas de rideaux et pas de pendules. Un sofa profond et mou, d'apparence miteuse, occupait un mur du salon et, à côté d'un fauteuil profond, mou mais confortable, avec son repose-pieds détachable, faisait face à la grande télévision écran plat. Un store était rarement levé, rarement baissé, rarement déplacé de sa position actuelle, réglée à mi-hauteur, et l'on pouvait voir en contrebas la tour trapue de l'église de sir Robert Smirke, surmontée de sa coupole, et la façade des arbres de Kenilworth Green. Et bien sûr la neige, qui tombait maintenant à gros flocons duveteux. L'ameublement de la chambre était encore plus spartiate – elle ne contenait qu'un lit à deux places et, en face, une rangée de patères.

Tous les placards de la cuisine étaient vides, sauf un. Le refuge des aliments, pour le peu qu'il y en avait, c'était le frigo. Le placard plein l'était plutôt moins qu'au début de la semaine, mais Olwen regarnit son stock en rangeant ses trois bouteilles neuves sur l'étagère à côté d'une bouteille pleine et d'une autre à moitié vide. Elle en retira cette dernière et se versa trois gros doigts de gin dans un verre droit. Il était exclu d'attendre d'être assise avant de commencer – il était exclu, dans l'existence actuelle d'Olwen, de faire ce qu'elle n'avait aucune envie de faire –, donc elle en but la moitié, se resservit et emporta le verre et la bouteille jusqu'au canapé. Celui-ci étant très près du sol, il n'y avait nul besoin d'une table basse. Le verre et la bouteille rejoignirent le téléphone sur le parquet.

Elle s'enfonça dans le canapé, les pieds sur un coussin, et réfléchit, comme cela lui arrivait souvent, au fait d'avoir atteint le but de toute une vie, à soixante ans. Au terme de deux mariages, tous deux insatisfaisants, d'une carrière à

plein temps qui lui avait paru interminable, après des maisons qu'elle avait détestées, des beaux-enfants peu sympathiques et des relations austères, elle faisait enfin ce qu'elle avait toujours eu envie de faire, mais que, pour des raisons diverses et par rigidité mentale, elle s'était rigoureusement refusé. Elle buvait la quantité d'alcool illimitée dont elle mourait d'envie. Elle était en train, du moins le croyait-elle, de se saouler à mort. Sans rancœur ni regret.

La liste dressée par Stuart Font se composait ainsi : Mlle Olwen Curtis, appartement 6 ; les filles, connais pas leurs noms, appartement 5 ; Dr Constantine et Mme, appartement 4 ; Marius quelque chose, connais pas son nom de famille, appartement 3 ; Mlle Rose Preston-Jones, appartement 2 ; moi, appartement 1. Il barra cette dernière mention d'une croix, car il était inutile de s'inviter soi-même à sa propre pendaison de crémaillère. L'appartement dans lequel il avait emménagé en octobre était encore dépourvu de meubles, à part trois miroirs, un lit à deux places dans la chambre à coucher et un canapé trois places dans le salon. L'endroit avait l'air un peu nu, mais il avait remarqué un magasin de meubles à Kenilworth Parade qui avait fortement baissé ses prix du fait de la crise financière. Se souvenant d'emporter sa clef – deux fois déjà il l'avait oubliée, il avait dû se mettre à la recherche du concierge ou du gardien, peu important comment il se faisait appeler, et avait fini par le trouver –, il sortit sur le palier pour vérifier les noms et les numéros des appartements sur les cases des occupants.

À ce qu'il semblait, les filles de l'appartement 5 s'appelaient Noor Lateef, Molly Flint et Sophie Longwich, et l'homme qui habitait tout seul l'appartement 3 se nommait Marius Potter. Cela correspondait à toutes les personnes de sa liste. Stuart, qui n'était pas encore sorti de la journée, s'aventura sur le perron. La neige tombait toujours et s'accumulait sur les trottoirs, sur des carrés de pelouse, sur les toits et les voitures en stationnement. Il remarqua que s'il se tenait sur le perron, la porte de l'immeuble restait ouverte,

laissant pénétrer un courant d'air cinglant. Il se dépêcha de retourner à l'intérieur et regagna son logement, où il alla se rasseoir, ajouta les noms à sa liste et s'interrogea : fallait-il convier le gardien (M. Scurlock), les Chinois (des Vietnamiens ? des Cambodgiens ?) de la porte en face, le vieux type de la maison d'à côté, Rupert, de Wicked Wine, ses meilleurs amis, Jack et Martin – et Claudia ? S'il invitait Claudia, ne devrait-il pas aussi inviter son mari Freddy, même si cela paraissait un peu incongru, vu les circonstances ?

Il ajouta ces noms à sa liste, passa dans la cuisine et se prépara un mug de chocolat chaud, une boisson qu'il appréciait particulièrement. Il constatait, et ce n'était pas la première fois, que, malgré ses vingt-cinq ans, sa connaissance des usages en société souffrait de sérieuses lacunes, une déficience due au fait qu'il avait vécu toute sa vie au domicile parental. Même ses trois années d'étude dans une école de commerce s'étaient déroulées sur un campus aisément accessible en métro. La société où il avait travaillé après avoir empoché son diplôme et jusqu'à sa démission, lorsqu'il avait touché son héritage, était aussi accessible de la même manière, car elle se situait à moins de cent mètres de Liverpool Street Station. Les seules parenthèses de sa vie à la maison, c'étaient ses vacances et, à l'occasion, les nuits qu'il avait passées dans les appartements de ses petites amies.

Autrement dit, tout cela, inviter des gens chez soi, se ravitailler en boissons, acheter de quoi les sustenter, acquérir une certaine connaissance des tâches ménagères, se souvenir d'emporter ses clefs avec soi, traiter avec les gens que sa mère appelait des hommes de métier et payer les factures de services, tout cela, pour lui, restait assez hermétique. Il ne pouvait dire qu'il apprenait vite, mais il savait qu'il y était obligé. Depuis son arrivée ici, il n'avait pas fait grand-chose d'autre que courir en tous sens avec Claudia. Se préparer ce chocolat chaud sans se brûler, ce n'était déjà pas un mince triomphe. Il songeait combien il serait agréable d'avoir sa mère sous son toit, mais une mère changée, différente, taillée sur mesure pour répondre à ses exigences : une

ménagère, cuisinière et lingère tout aussi admirable qu'elle l'était déjà, mais réduite au silence – elle ne prononcerait que quelques monosyllabes de temps à autre, et elle serait capable de se retirer sans un mot ou sans un regard quand Claudia serait dans les parages ; sourde à sa musique, invisible à ses amis, sans jamais, au grand jamais, critiquer ou même paraître remarquer les aspects de son comportement qu'elle pouvait désapprouver. Mais si elle devenait cette personne-là, alors elle ne serait plus sa mère.

Il songeait à cela en finissant son chocolat quand elle téléphona.

– Comment vas-tu, mon chou ? Tu as eu un joli week-end ?

Stuart lui répondit que tout allait bien. En fait de bon week-end, celui-ci avait été extraordinairement bon, car il avait passé l'essentiel de son samedi et une partie de son dimanche après-midi au lit avec Claudia, mais ça, il ne pouvait même pas y faire allusion.

– J'ai réfléchi.

Il détestait cette phrase dans la bouche de sa mère. C'était chez elle un nouveau virage, qui datait de son propre virage à lui et qui conduisait invariablement à des réflexions déplaisantes.

– J'ai réfléchi. Tu ne crois pas que tu devrais te choisir un métier ? Je veux dire, je sais, tu l'as dit quand tu as touché l'argent de tante Helen, que tu t'accorderais une année sabbatique, mais une année sabbatique, c'est en général ce que s'accordent les gens entre le lycée et l'université. Je me demande si tu le savais. (Elle s'exprimait comme si elle venait de faire une découverte stupéfiante.) Papa est très inquiet.

– Il a réfléchi, lui aussi ?

– Je t'en prie, Stuart, n'emploie pas ce vilain ton sarcastique. C'est de ton bien-être que nous nous soucions.

– Je n'ai pas le temps de me choisir un métier. Je dois encore m'acheter des meubles, et de tout ce qui me reste je n'ai dépensé que la moitié à payer cet endroit. J'ai plein d'argent.

Sa mère éclata de rire. Cela ressemblait plus à une série de halètements brefs qu'à un rire.

– Personne n'a plein d'argent, mon chou. Plus maintenant. Pas avec la chute de l'économie, enfin, je ne sais plus trop quel est le terme. Personne. Bien sûr, à la minute où tu as perçu cet héritage, il a fallu que tu te précipites et que tu t'achètes un appartement. Papa a toujours considéré que c'était une erreur. Je ne sais combien de fois il me l'a répété : pourquoi n'attend-il pas un peu ? Avec le prix des maisons qui descend si vite, il aura bien cet endroit pour la moitié de ce qui est demandé. Tout ce que cela nécessite, c'est un peu de patience.

Stuart songea qu'en aucun cas il ne voudrait de sa mère ici, malgré toute la cuisine, le ménage et les lessives dont elle pourrait se charger, car il ne se l'imaginait pas changeant radicalement de caractère. Il tenait le téléphone loin de son oreille, mais la troisième fois qu'elle lui répéta « Tu es là, Stuart ? », il l'en rapprocha de nouveau, lui répondit un mensonge, qu'on avait sonné à l'entrée de l'immeuble et qu'il devait y aller. Elle avait à peine raccroché que son portable, sur le parquet à l'autre bout de la pièce, se mit à jouer *Nessun dorma*. Claudia. Elle l'appelait toujours sur son portable. C'était plus intime que la ligne fixe, prétendait-elle.

– Dois-je venir te voir cet après-midi ?

– Oui, s'il te plaît, fit-il.

– Je pensais bien que tu me répondrais ça. Tu vas me donner une clef. Hein ? J'ai raconté à Freddy que je serai à mon cours de russe. C'est une langue très difficile, le russe, et tout apprendre va me réclamer des heures.

– Et que ferons-nous une fois que tu seras là ? lui demanda-t-il, sachant que cela l'inciterait à lui faire une longue description bourrée de détails excitants.

Et il ne fut pas déçu. Il s'assit dans le sofa, les pieds en l'air, et l'écouta, ravi. Dehors, il continuait de neiger, une neige qui tombait à gros flocons, comme des plumes de cygne.

Les Constantine avaient déjeuné tard. À cette heure-ci, ils étaient les seuls clients du chinois, le Sun Yu Tsen, un restau-

rant situé sur la place, en face du Wicked Wine, la porte à côté du salon de coiffure.

– Il faut que je prenne quelques photos avant que cette lumière ne disparaisse, s'écria Katie en sortant son appareil de son sac. On pourrait s'offrir une petite promenade. Nous ne faisons jamais d'exercice.

Toute cette neige enchantait Katie, et elle avançait en sautillant, la ramassant par poignées. Michael se demandait s'il ne pourrait pas écrire quelque chose là-dessus dans sa chronique, un papier sur ces cristaux qui sont en réalité tous de formes différentes, ou dissiper dans l'esprit des lecteurs l'idée fausse que si la température est trop basse, la neige ne tombe plus. Mais à la parution de son article cette saleté aurait sans nul doute disparu.

– Et si on faisait un bonhomme de neige, Michael ? Dès qu'on sera rentrés, dans le jardin, devant la maison, non ? Ça ne les embêterait pas, hein ?

– Qui ça pourrait embêter ?

– J'ai vu plein de photos de bonshommes de neige. J'en veux un.

– Il va fondre, tu sais. D'ici demain, il n'en restera plus rien.

– Alors je vais plutôt prendre des photos.

Pour eux deux, faire de l'exercice, cela consistait en un tour du pâté de maisons jusqu'au rond-point, puis à continuer au bout de Chester Grove, la place et retour, Katie s'arrêtant de temps à autre pour prendre une photo d'enfants qui se lançaient des boules de neige, d'un chien faisant des roulés-boulés dans la poudreuse, d'un gosse sur un toboggan. De retour à Lichfield House, elle désigna à Michael les maisons d'en face, leurs toits tout couverts de neige, sauf les deux du milieu.

– C'est drôle, non ? Je vais juste prendre cette photo-là et ensuite on rentre, d'accord ? Il va bientôt faire sombre.

Dans le hall d'entrée, ils croisèrent les trois filles de l'appartement 5, Molly Flint la rondouillarde et Noor Lateef la maigrichonne, frissonnant de froid dans leurs hauts trans-

parents et leurs jeans déchirés, et Sophie Longwich, emmitouflée dans une veste molletonnée et un bonnet de laine.

– Je suis gelée, se plaignit Molly. Je crois que j’ai attrapé une pneumonie.

– Non, pas du tout, fit Michael, l’homme de médecine. On n’attrape pas de pneumonie en s’habillant comme si on était en plein mois de juillet. Ce sont des contes de bonnes femmes.

Il faudrait peut-être qu’il écrive aussi quelque chose là-dessus...

Noor était rentrée derrière la porte à double battant et elle regardait à travers la vitre.

– Il s’est remis à neiger.

– Ce toit en est sans doute tout couvert maintenant, fit Michael à Katie en appuyant sur le bouton de l’ascenseur.

En attendant l’arrivée de la cabine, Noor et Sophie avertirent Molly que si elle continuait de grossir, elle devrait monter en ascenseur toute seule. La cabine venait de se refermer sur eux quand Claudia Livorno franchit les portes battantes, une bouteille de verdicchio à la main. Elle marchait avec précaution car l’escalier, dehors, était glacé et elle avait des talons hauts. Elle sonna à l’appartement 1.

Dans l’appartement 6, Olwen n’avait plus rien à manger, excepté du pain et du jambon, et ce fut donc ce qu’elle avala au réveil de son long somme de l’après-midi, en entamant une bouteille de gin qu’elle venait d’ouvrir. Elle ne fréquentait pas les médecins, ni de près ni de loin, mais Michael Constantine estimait qu’à son avis elle avait un commencement de scorbut. Il avait remarqué que ses dents se déchaussaient. Elles changeaient de position, lui accrochaient les lèvres quand elle parlait. Dans l’appartement au-dessous du sien, installé dans un fauteuil qui avait appartenu à sa grand-mère, Marius Potter lisait *Histoire de la décadence et de la chute de l’Empire romain*, pour la deuxième fois. Il terminerait le passage relatant le meurtre de Commode avant de descendre au rez-de-chaussée dîner avec Rose Preston-Jones. Ce

serait sa troisième visite, la cinquième fois qu'ils se retrouveraient, et il était impatient de la revoir. Il lui avait déjà lu les *Sortes sanctorum* et recommencerait si elle le lui demandait.

Dès le premier jour de son installation, ils s'étaient sentis comme deux âmes sœurs, sans rien avoir d'autre en commun que leur végétarisme. Les penchants *New Age* de Rose et le mode de vie qui allait de pair faisaient sourire Marius (un sourire qui ne s'adressait en réalité à personne d'autre que lui-même). Rose n'était pas une intellectuelle, et pourtant, de son point de vue, elle avait l'esprit clair et magnifique, elle était innocente, douce et gentille, mais quelque chose chez elle le tracassait et le troublait. Sortant son Milton de la bibliothèque de son grand-père, *Le Paradis perdu*, Marius songea qu'il était presque certain de l'avoir reconnue. Cela remontait à un passé lointain, peut-être vieux de trente ans. Ce n'était pas son nom, pas même son visage, mais un aspect indéfinissable de sa personnalité, de sa gestuelle ou de ses manières qui lui remémorait une rencontre du passé. Cette qualité-là, il l'appelait son âme, et une conviction intérieure lui soufflait qu'elle l'aurait elle-même appelée ainsi. Il aurait pu lui poser la question, bien sûr qu'il aurait pu, mais un sentiment de maladresse ou de gêne qu'il était incapable de cerner l'en empêchait. Son espoir, c'était que cela lui revienne, et dans les moindres détails.

Emportant le lourd volume de Milton, il descendit l'escalier jusqu'au rez-de-chaussée. En le recevant dans l'appartement 2, Rose lui donnait l'impression de se dresser dans son passé, au fin fond des brumes temporelles infinies de sa jeunesse, quand tout le monde était jeune et quand toutes les feuilles étaient vertes. Il n'empêche, il ne réussissait pas à la resituer.